

—assassiné supposait-on—dans une ville de la frontière mexicaine, et ce, dans des circonstances qu'il était impossible de préciser exactement.

Cette révélation avait plongé Robert de Vaucreuse dans une stupeur sans nom.

Ainsi lorsqu'elle lui affirmait qu'il n'existait plus, son père était vivant, il habitait l'Amérique. Pourquoi ce mensonge d'elle? Quels événements—qu'il ignorerait toujours—avaient séparé d'elle son mari? Quel drame intime avait caché leur existence? Pourquoi surtout, sa femme morte, le marquis de Vaucreuse avait-il persisté à ne pas donner signe de vie? Pourquoi cette rupture avec sa famille? Quel mystère y avait-il là? Quel terrible secret, oui, bien terrible sans doute sa mère d'abord, le marquis ensuite, avaient-ils emporté avec eux dans la tombe?

Jamais, non jamais, il ne le saurait!

Pour lui le passé—celui de son père et de sa mère—demeurerait enveloppé de ténèbres.

Robert de Vaucreuse s'était marié.

Un an plus tard il avait eu un fils, Maurice, dont la venue ici-bas avait coûté la vie, il n'avait plus existé que pour son fils à un deuil où sombrait tout le bonheur de sa vie, il n'avait plus existé que pour son fils à l'éducation duquel il s'était consacré exclusivement.

Maurice aimait son père autant qu'il était aimé de lui.

A vingt-cinq ans il passait à juste raison pour l'un des plus jolis garçons, dont pussent s'enorgueillir les salons aristocratiques du faubourg Saint-Germain. Pourtant il fréquentait fort peu le monde. Obéissant à une vocation irrésistible il avait suivi très jeune les cours de sculpture de l'Ecole des Beaux-Arts. Il était non pas un mondain mais un artiste. Dans l'atelier spacieux qu'il s'était fait construire

rue Claude-Lorrain, à Auteuil, il travaillait sans relâche, hanté par un rêve de gloire.

Le marquis de Vaucreuse le laissait agir à sa guise, organiser comme il l'entendait son existence. Il était fier d'avoir un fils dont la supériorité s'affirmait sur ceux de sa caste. Toutefois il éprouvait un désenchantement secret, une peine profonde, de ce que Maurice ne parut pas décidé à choisir une compagne digne de lui, de son grand nom, de sa fortune, de son intelligence. Quelle femme n'eût pas été heureuse et fière de s'allier à lui!...

Ah! oui, assister au mariage de son fils, avoir—avant de quitter à jamais le monde—des petits-enfants à chérir c'était là l'ardent désir, l'espoir suprême du marquis, car le deuil qui l'avait frappé jadis l'avait vieilli avant l'âge et fait de lui, bien qu'il eût à peine dépassé la cinquantaine, un vieillard en réalité.

Le marquis de Vaucreuse s'était levé.

Il marchait de long en large dans la pièce où le soleil pénétrait radieux par une large baie vitrée ouverte sur l'avenue.

Tout à coup il tressaillit.

Un bruit de pas, dans la chambre voisine, venait de se faire entendre. Et dans l'encadrement de la porte poussée du dehors deux hommes en costume de cheval paraissaient. L'un ayant trente ans environ, long et sec, les traits rudes; l'autre plus jeune, le teint mat, la moustache noire, les yeux très grands, éclairant un visage d'une beauté remarquable.

Il fit un pas vers le vieillard.

—Père!...

—Maurice!...

Tous deux ils s'étreignirent longuement. Et dans cette étreinte passait l'ardente tendresse que l'un pour l'autre ils ressentait. Puis le marquis demanda:

—Alors, pour toi, aujourd'hui c'est re-